

Qu'a représenté pour moi la guerre, le ghetto, que signifie être juif ? Que signifient pour moi ma biographie, ma vie, mon âme, ma conscience, mes réflexions ? Ce sont principalement les relations mutuelles entre mon âme d'enfant et la mort. Avant la guerre, je n'avais été témoin que d'une mort, je n'avais vu qu'un seul homme mort. Puis, en l'espace d'un hiver, j'ai vu des dizaines, des centaines de morts, et parmi eux ma mère, ma tante, son mari et leur fils, mon grand-père, sa femme et leur fils. La mort n'a pas seulement été présente dans mon enfance, la mort s'est promenée dans mon enfance comme la maîtresse des lieux et a fait de mon âme tout ce qui lui plaisait ; je ne sais d'ailleurs pas exactement et je n'apprendrai jamais ce qu'elle a fait de moi.

Bien sûr, il ne s'agit pas seulement de mon destin, ce fut le destin de nombreux enfants qui, comme moi, ont été enfermés avec leurs parents dans un ghetto et qui, tout petits, ont vécu et survécu à la mort de leurs parents.

Lorsque naît un enfant, pendant un certain temps, les premières années, il ne sait rien de la mort, la mort n'existe pas pour lui. Puis vient le jour de la première rencontre avec la mort, quand il voit pour la première fois de sa vie un homme mort. Moi, par exemple, j'ai vu un homme mort quand j'avais à peine sept ans, à l'automne 1940. Notre voisin est mort, un vieil homme connu de tous et respecté par tous, guichetier des chemins de fer. Il était russe, mais il s'exprimait aussi très bien en roumain et en yiddish, c'est-à-dire dans toutes les langues des habitants de Dondiouchany. C'est ainsi que s'appelait, et que s'appelle encore jusqu'aujourd'hui (Donduşeni) la petite station de chemin de fer où je suis né, au nord de la Bessarabie. Et la Bessarabie, c'est cette partie de la Roumanie qui, au cours de la même année 1940, juste trois mois avant que meure notre voisin, a été rattachée à l'URSS conformément aux clauses secrètes du pacte Molotov-Ribbentrop. A Dondouchany, à cette époque, il y avait déjà un bataillon de l'armée rouge, dont l'orchestre, d'ailleurs, joua lors de l'enterrement.

Ce fut un enterrement inoubliable. Le jour était ensoleillé. Le défunt gisait dans un grand cercueil, spacieux, au milieu de la cour. Je regardais avec terreur le visage mort de cet homme que j'avais vu, trois jours plus tôt, encore vivant et joyeux. Il me caressait toujours la tête de sa main chaude qui, maintenant, pâle, blême, reposait sans mouvement. Sa voix résonnait encore dans mes oreilles tandis que mes yeux voyaient des lèvres bien serrées, une bouche fermée pour toujours. Je ne pouvais pas encore exprimer mes sentiments par des mots, mais en y repensant aujourd'hui, je formulerais ainsi mes impressions sur ma première rencontre avec la mort : je ressentais qu'il n'y avait nulle part au monde une différence aussi profonde, aussi tranchée, un tel précipice, qu'entre un homme vivant et un homme mort. Je ressentais cette différence terrible, et j'étais horrifié. Pouvais-je supposer à cette époque qu'un an plus tard, même moins, mes yeux allaient apprendre à regarder des visages morts aussi calmement que des visages vivants ?

Le changement de régime s'est fait de nuit à Dondiouchany : nous sous sommes couchés sous les Russes, réveillés sous les Allemands. Et aussi sous les Roumains parce qu'au même moment est revenu l'ancien pouvoir roumain. Il y avait deux commandants, mais sur toutes les questions, c'est bien sûr l'Allemand qui avait le dernier mot. De sorte que, lorsque le commandant allemand ordonna de rassembler tous les juifs, le commandant roumain exécuta l'ordre immédiatement. Lorsque tous les juifs furent rassemblés – et il faut dire que pas un seul juif ne se cacha ni ne s'enfuit – ils nous mirent en colonnes de quatre personnes, nous comptèrent, nous donnèrent une carriole pour les vieux et les malades, sur laquelle nous avons pu mettre notre grand-mère Tsioupa qui tenait difficilement sur ses jambes, et ils nous emmenèrent, nous chassèrent on ne savait pas où. Sur la route, on nous expliqua qu'ils nous emmenaient dans un ghetto juif, quelque part en Ukraine. Je ne sais pas combien de jours, ou peut-être de semaines, a duré ce triste voyage. Je me souviens pourtant qu'il y avait non seulement des arrêts pour la nuit, mais aussi des haltes de trois-quatre jours, ou plus. Après la guerre, je n'ai jamais essayé d'obtenir une quelconque information supplémentaire sur ce « voyage », je n'ai jamais vérifié l'itinéraire qu'ils nous ont fait prendre, ni aucun autre détail. Je n'ai même jamais interrogé mon père, tant qu'il était vivant. Je ne veux pas savoir, sur cette époque, plus que je ne sais, de nouveaux détails ne m'intéressent pas, ceux qui se sont imprimés eux-mêmes dans ma mémoire me suffisent.

Nous marchâmes, nous marchâmes ; nous nous arrêtions et de nouveau ils nous réveillaient et nous chassaient plus loin, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans la ville de Berchad, dans la région de Vinnitsa, en Ukraine. Je me souviens que le froid est arrivé lorsque nous fûmes à Berchad : les premières nuits, nous les passâmes sur un sol glacial dans quelque pièce avec de hauts plafonds – c'était peut-être une ancienne synagogue. Alors commença l'hiver le plus froid, le plus épouvantable, le plus sinistre de mon existence, l'hiver 1941-42, un hiver au cours duquel, des quatorze membres de notre famille, seuls deux restèrent en vie. Je suis l'un de ces deux.

Eurent lieu alors d'autres enterrements, d'autres morts. Le premier qui mourut fut Velvalé, Volodia. Il était né juste avant le début de la guerre, maman le nourrissait encore. A la troisième ou quatrième halte, elle n'eut plus de lait et le petit mourut. Il est mort sur la route, maman a porté son petit corps mort jusqu'à la halte suivante, qui se trouvait encore sur la rive droite (roumaine) du Dniestr. Je me souviens que mon père ne pouvait pas trouver de bêche, puis il a trouvé une pelle sans manche, a commencé à creuser et à ce moment quelqu'un est accouru et a annoncé qu'une femme venait de mourir, la mère de nos amis. On décida de les enterrer ensemble. Ils ont creusé une tombe peu profonde, non loin de la rive ; tout d'abord, ils y ont fait descendre la femme, dans le petit linge qu'elle portait, et par-dessus, sur son sein, ils ont déposé mon petit frère, entouré de quelques haillons. Et ils ont recouvert les corps de sable. Et nous sommes partis plus loin.

Et au bout de quelques jours, à la halte suivante, dans la ville qui s'appelait, si je ne me trompe, Iampol, déjà en Ukraine, nous avons laissé, couchée par terre, notre grand-mère mourante, mais encore en vie. Elle gisait, immobile, muette, les yeux fermés. On ne nous permit ni de rester avec elle, ni de la porter dans nos bras (il n'y avait déjà plus de carriole). Les gardes proposèrent deux solutions : la laisser mourir ou l'achever. Maman a essuyé le visage de grand-mère Tsioupa avec un mouchoir, l'embrassa et nous partîmes.

Cela, c'était avant Berchad. A Berchad, le ghetto juif occupait la moitié de la ville, entre la rivière (un affluent du Boug, je ne me rappelle plus son nom) et la grande route. Ici étaient regroupés des juifs du lieu, de Berchad, des juifs des villes et des villages environnants, et aussi des juifs de Bessarabie, de Bucovine, de Biélorussie. Toutes les maisons du ghetto étaient littéralement bourrées de juifs, principalement de familles nombreuses qui essayaient

de rester ensemble. Notre famille et encore deux familles de Bucovine se retrouvèrent dans une sorte de demi-souterrain ; nous devions nous disposer en partie sur le sol cimenté, en partie sur des châlits bricolés à la hâte. Au fur et à mesure que les uns mouraient, les autres, encore vivants, passaient du sol aux châlits. De chauffage, il n'en était pas question, on se réchauffait de sa propre haleine, ou en se frottant de nos corps enveloppés dans des haillons, nos corps sales, affamés, pleins de poux. Et le froid, en ce premier hiver de la guerre, était tel que même les gros murs de brique étaient gelés de part en part.

Une des premières à mourir dans ce demi-sous-sol fut ma mère. Elle avait trente et un ans. Je restai couché une semaine entière sur un châlit à côté de son corps mort, épaule contre épaule. Je dormais à côté d'elle, je mangeais à côté du cadavre de ma mère. Cinq jours. Ou peut-être quatre. Ou six. Comme elle avait été couchée, vivante, près de moi, elle continuait à gésir, morte. La première nuit, elle était encore chaude et je la touchai. Puis elle se refroidit, et je cessai de la toucher. Jusqu'à ce qu'on vînt la chercher et l'emmener, pas seulement elle, mais plusieurs autres personnes qui moururent cette semaine-là, dans notre souterrain. Ils emportaient les cadavres une fois par semaine, ou parfois deux fois par semaine, cela ne dépendait pas du nombre de cadavres, mais de je ne sais quoi d'autre. Aucun de mes proches n'a été assassiné – ils sont tous morts tout seuls. De faim, de froid, des conditions atroces, de désespoir, de traumatismes psychiques. De tout cela à la fois.

Au printemps, dans de nombreuses pièces, il y avait plus d'espace. Certaines pièces se vidèrent entièrement et restèrent vides pendant les trois années où nous fûmes enfermés ici : manifestement, à cette époque, en Europe, il n'y avait plus de juifs non déportés, libres. Et en ce qui me concerne, tout allait bien. Pendant ces trois années dans le ghetto, je jouais sans arrêt, en particulier je jouais beaucoup et avec application, avec inspiration, à la guerre. Je vivais constamment dans ma propre imagination et non dans cette effroyable réalité. Ma tête ne cessait d'inventer des événements, des situations imaginables, je participais à de grandes batailles, et en qualité de chef de haut rang, général de tous les généraux. Même cette horreur ne pouvait pas éteindre, détruire mes ardentes représentations. Je ne sais pas, jusqu'aujourd'hui, de quoi cela témoigne, de quelque chose de bien ou de quelque chose d'horrible. J'ai peur d'y penser, on dirait que je n'étais pas tout à fait normal, et ces jeux ininterrompus, cet état de perpétuelle imagination stimulante, c'était vraisemblablement une forme de folie. Je devins fou à huit ans.

Notre souterrain se trouvait à égale distance de la rivière et de la route. J'installais l'état-major du front sous la forme d'un abri creusé près de la rivière, et je partais vers la route en éclaireur : là-bas, il y avait toujours quelque chose de militaire en mouvement – des colonnes motorisées avec des soldats allemands ou roumains, de l'artillerie, des tanks. Au début, tout se dirigeait vers l'Est, ensuite vers l'Ouest. C'étaient de véritables unités allemandes, mais sous mon propre commandement. Je faisais participer à mes jeux de vraies forces militaires, celles qui se déplaçaient sur la route, je les mettais du côté qui me convenait et elles accomplissaient sans broncher tous mes commandements. Dans ma guerre, il pouvait y avoir toutes sortes de choses : par exemple des partisans ukrainiens pouvaient se battre, sous le commandement d'officiers allemands, contre des gendarmes roumains. J'étais successivement un général allemand, russe ou roumain et quand une unité italienne passa sur notre route, je devins immédiatement un général italien. Je ne savais pas grand chose de la guerre réelle, et je ne voulais pas en savoir grand chose, ce qui m'intéressait et m'attirait, c'était uniquement ma guerre imaginaire.

La vie d'avant-guerre et la vie dans le ghetto étaient deux vies tellement différentes, étrangères l'une à l'autre, qu'elles ne pouvaient toutes deux trouver place dans ma vie. C'est pourquoi, en entrant dans le ghetto, j'ai oublié d'un coup ma vie d'avant-guerre, elle est tombée de ma mémoire comme de ma poche – et, apparemment, pour toujours. Je n'ai même plus jamais rêvé de la vie d'avant-guerre. La seule chose qui soit passée de cette vie-là dans celle-ci, c'est le jeu, l'âme du jeu. Je jouais sans arrêt, passionnément, continûment à quelque chose. Il s'est avéré que pour ce faire il n'était pas nécessaire de courir, de sauter et de brailler comme je le faisais à Dondiouchany. J'appris à jouer en silence, pour moi-même.

Comprenais-je que j'étais juif, qu'ici nous étions tous juifs et que c'était pour cette raison que nous étions punis ? Oui, je le comprenais. Mais dans mes jeux, je cessais d'être juif, les juifs ne participaient pas à mes jeux, ils n'avaient pas de soldats dans mes armées, dans mon état-major il n'y avait pas un seul juif. Je devenais juif seulement lors des pauses entre des batailles, quand je sortais pour quelque temps de mon rôle, mais ces pauses ne venaient que rarement et n'étaient pas longues.

J'éprouve des sentiments complexes lorsque je repense aujourd'hui à mes jeux de Berchad. Tout en comprenant que ce sont eux, précisément, qui me sauvèrent. Et si je suis aujourd'hui un être plus ou moins normal, ou en tout cas pas complètement, pas totalement fou, c'est seulement grâce au fait que, à l'époque, dans le ghetto, j'ai joué sans interruption, comme un fou, comme une toupie, je jouais et je jouais – toutes ces trois années je jouais continuellement, et plus tard j'ai joué encore longtemps après le retour, après la guerre.

Le psychisme de l'homme est très plastique, très malléable et pour cette raison l'homme peut s'adapter à toute situation et se transformer en ce qu'il veut, en qui il veut. Il est terrible de penser en quoi l'homme peut se transformer, et sans cérémonie. Il faut prendre des mesures de précautions particulières pour prendre en considération cette terrible plasticité du psychisme humain.

Et je suis sorti du ghetto non pas n'importe comment, mais sur un char soviétique de combat. Ce tank avait fait irruption, un des premiers, à Berchad. Soudain il s'arrêta, sa chenille avait déraillé. Une foule de gens émaciés entoura instantanément le véhicule. De la tourelle, un jeune homme mit le nez dehors, non rasé, et sourit. « Alors, les juifs, vous êtes encore vivants ? » Il parlait d'une voix forte, naïvement, et sauta à terre regarder ce qui s'était passé. Les gens n'étaient pas offensés par ses paroles ; on le prenait dans les bras, on l'embrassait, on lui serrait les mains. Pendant au moins deux heures, il s'occupa de la réparation. Je l'aidai, il me prit avec lui.

Nous avançons avec le front. Je ne me rappelle pas de quel front il s'agissait, il me semble que c'était le deuxième front ukrainien, que commandait, si je ne me trompe, le maréchal Konev. Mais c'est moi qui commandais le maréchal Konev.

Après avoir traversé le Dniestr, le conducteur de tank, cherchant la ville de Dondiouchany sur la carte, fit un signe de tête affligé – elle se trouvait à l'écart de son itinéraire. « Je ne pourrai pas t'emmener jusqu'à chez toi », dit-il et je me préparais déjà à mettre pied à terre, lorsqu'il fit courageusement signe qu'il s'en fichait, qu'il n'avait peur de rien, plongea vers le sud et, faisant à folle vitesse un détour d'une trentaine de kilomètres, me déposa à l'entrée de ma petite ville natale.

Je revins à Dondiouchany, armé jusqu'aux dents. Je ramenais avec moi deux pistolets (un russe, l'autre allemand), un poignard, une vingtaine de cartouches, deux grenades. Je n'ai pas reconnu ma chère ville natale, c'est avec peine que j'ai retrouvé notre maison, qui me semblait maintenant minuscule, une maison de poupées. La fille des voisins m'interpella, Clava Rusu, elle était tellement heureuse et moi, je n'avais pas pensé une seule fois à elle pendant ces trois années, j'avais oublié qu'elle existait. J'avais onze ans et je ne savais ni lire ni écrire.

Les adultes qui avaient provoqué cette guerre, les adultes qui provoquent aujourd'hui d'innombrables « petites guerres », ne pensent jamais aux enfants. Ils ont quelques buts, certes absurdes, idiots, mais des buts. En tout cas ils croient qu'ils comprennent au nom de quoi ils envoient des gens se battre ou se battent eux-mêmes. Ils se souviennent de quelque chose de passé, ils imaginent quelque chose de futur. Mais chez les enfants, pendant les guerres, tout cela est absent. Les enfants ne peuvent rien se représenter du tout. Moi, par exemple, je ne comprenais absolument pas qui se battait contre qui et pourquoi. Je n'avais pas une seule idée de ce que pouvaient être le fascisme, le socialisme, qui avait raison, Staline ou Hitler. Je ne me rappelle d'ailleurs même pas aujourd'hui si je connaissais ces noms. Vraisemblablement, je les connaissais, mais ils n'avaient aucune signification pour moi. Je me rappelle tout à fait distinctement que, lorsque j'étais dans le ghetto, je ne connaissais, ne me rappelais et n'espérais aucune autre vie que celle qui était là. J'étais persuadé qu'il en serait toujours ainsi, pour l'éternité. Il ne faut pas oublier que, pour moi en tout cas, par comparaison avec la vie d'avant-guerre à Dondiouchany, la guerre était extraordinairement plus spectaculaire, plus intéressante, plus cinématographique : il y avait en permanence des tanks, des véhicules militaires, des armées – qui marchaient d'abord dans un sens, puis dans un autre. Tout autour, il y avait du bruit, des sirènes mugissaient, on entendait des grondements de canons. Il n'était absolument pas difficile de se procurer une grenade ou un pistolet, même dans les conditions du ghetto, j'avais plusieurs cartouches de mitrailleuses et une culasse de fusil, sans avoir le moindre fusil. Nous étions des enfants, il nous fallait quelque chose d'intéressant, de dangereux, pour être toujours hors d'haleine, avoir le souffle coupé.

Si l'on veut mettre les choses au clair, la guerre, pour les enfants, c'est comme la guerre pour des innocents. Eux non plus, ils ne comprennent rien, du sang coule et ils sourient d'un air moqueur, des maisons sont détruites, des valeurs immenses se perdent et ils sont enchantés – vraiment super ! Je ne comprenais pas encore ce que c'est que la mort et déjà je voyais des dizaines, des centaines de corps morts, j'ai vécu pratiquement trois ans dans une morgue. Je vais dire une chose terrible : si vous, les adultes, décidez de commencer une guerre, éliminez d'abord tous les enfants. Parce que les enfants qui resteront vivants après la guerre seront fous, ils deviendront des monstres. Parce qu'il est impossible de rester un être normal quand, à l'âge où on ne comprend pas ce que c'est que la mort, où on n'a pas encore pris la Bible, la torah, entre les mains, à cet âge-là on a déjà mangé, on s'est peigné, on s'est mouché à côté du corps de sa mère morte, et pour aller pisser derrière la maison il fallait enjamber plusieurs cadavres de gens qu'on avait connus vivants la veille ou une heure plus tôt.

Dans des conditions normales de paix, les enfants prennent conscience progressivement de l'inéluctabilité de la mort, lentement, au cours de nombreuses années. Instinctivement, ils essayent de passer cette limite hautement importante, hautement dangereuse, cette épreuve, avec le plus de précaution possible. L'âme d'un enfant cherche en tâtonnant, prudemment, en frémissant, une voix vers un accomplissement digne de son destin mortel. Ces

processus ne doivent pas être hâtés, accélérés, intensifiés, dynamisés. Sur cette question, une énorme attention doit être accordée à la douceur, à l'amortissement des chocs, des coups que reçoit l'âme d'un enfant dans une succession déterminée avant qu'elle puisse se familiariser avec l'idée de la mort. Abolir le rythme, briser le rythme est dangereux, surtout si c'est de manière insolente et vulgaire comme le fait n'importe quelle guerre.

En tant qu'écrivain qui a vécu une grande partie de sa vie en U.R.S.S., je sais très bien ce qu'est une censure politique. Mais il existe aussi une autre censure – la censure biologique ; lorsque l'organisme lui-même, les muscles, le cerveau, les neurones, le sang s'opposent à ce que l'homme connaisse toute la vérité sur soi-même. Il faut se battre très précautionneusement, très délicatement. C'est peut-être pour cela que j'évite de tirer au clair jusqu'au bout ce qui s'est passé en moi à l'époque du ghetto. J'ai peur de l'abolition de la censure biologique. Il n'est pas exclu qu'elle dissimule à nos propres yeux ce qui est insupportable, le fait qu'on puisse tuer.

Traduit du russe par Marc Sagnol



Guy Braun, *Metropolis 95 mn 59*, cinématographe. Aquatinte. Détails pp. 164-65 et 174.